

«On devrait pouvoir soigner les demandeurs d'emplois qui cherchent un job avec la dernière énergie, et qui n'en trouvent pas». **Annette REMY**

517 emplois sont disponibles en province de Namur, selon le Forem. 517 jobs pour 7,4 % de chômage.

En 2014, trouver un job est devenu une épreuve

Chômeur, une identité si négative...

Rencontre, hier matin, avec des formatrices actives sur le terrain de la réinsertion socio-professionnelle. Une mission pleine de sens.

• **Pierre WIAME**

Place l'Illon, la maison du Travail bruisse d'espérance. Entre ses murs passent nombre de rejetés de l'emploi. Des gens qui ont été virés et d'autres, plus jeunes, qui cherchent désespérément un premier job. Des personnes des deux sexes, de tous les horizons, de tous les vécus, certains plus abîmés que d'autres. La Maison mélange les diplômés et les autres, ceux qui sont au taquet et ceux qui, à force d'échec, en viennent à gravement douter d'eux et à tomber dans la dépression. Ceux qui ont un permis et une voiture et ceux qui n'ont ni l'un ni l'autre.

Un mélange des genres, chacun armé de ses outils et de ses compétences, pour un seul et même obstacle : le marché de l'emploi, plus bouché et miné que jamais. Plus dur. Où les machines ne cessent de remplacer les humains. Où la productivité, depuis la fin de la seconde guerre mondiale, a été multipliée par cinq. Où l'on en demande toujours plus pour gagner moins. «*Comme il n'y a plus d'emplois pour tout le monde, les employeurs sont noyés de demandes. Comme ils ont le choix, ils sont forcément plus exigeants.*

Pour décrocher un job, le demandeur doit faire preuve d'un maximum de créativité, faire davantage ses preuves. Faire acte de candidature à un poste précis ne suffit plus » explique Marie Hermans, directrice du Centre européen du Travail et de sa division «*Retravaille*». Aujourd'hui, il y a un job disponible pour 32 demandeurs d'emploi : bonjour la compétition.

Alors, ce qui sauve un demandeur d'emploi, c'est son réseau, la somme de ses relations. Celui-ci n'a jamais été aussi fondamental. «*Les offres visibles, ce n'est que 30 %. Septante % des emplois sont cachés, pourvus sans publicité, grâce aux relations* ». La concurrence est terrible. Et que font les pauvres, matériellement et socialement ?

La force du groupe

Le demandeur d'emploi, en 2014, est confronté à deux fronts : celui du marché, qui est ce qu'il est, parfois brutal, mais aussi celui de la société qui, dans l'atmosphère générale, stigmatise le chômeur, l'épingle comme un profiteur du système. «*Trouver un emploi demande un maximum d'énergie, il faut être sacrément motivé. C'est clairement une épreuve* » poursuit la directrice. Sans compter que certains chômeurs partent avec un désavantage : ils sont en rupture familiale, leur parcours de vie est jonché de difficultés, leur scolarité a été chaotique. «*Ici, on a encore à cœur de dire aux gens : faites ce que vous avez envie de faire. Allez là où vous vous épanouirez mais le discours dominant est tout autre : adaptez-vous, allez là où il y a du*

boulot ». Point barre. Marche ou crève. Parfois, on leur conseille aussi de tenter le bénévolat et, dans un milieu bien précis, de se rendre utile et indispensable, dans l'espoir d'être engagé. Pour faire face à l'adversité, les demandeurs d'emploi travaillent en groupe. Parfois, devant leur bilan de compétences, ils font le constat qu'une formation ou qu'un changement de cap vers un autre secteur s'imposent. La

réorientation est souvent nécessaire.

Le groupe crée une force, il permet à chacun de se sentir soutenu dans sa galère. Les sessions durent trois mois, à raison de 4 matinées par semaines, à quoi il faut ajouter des séminaires spécifiques destinés à lever les obstacles personnels, comme la confiance en soi, la perte des repères, la souffrance liée à une surexposition à l'échec ou à l'indifférence.

Ceux qui viennent pousser la porte de l'ASBL ont encore l'énergie de le faire ou de s'en sortir. Ils y retrouvent ce dont ils sont capables de faire.

D'autres, malheureusement, n'ont plus cette énergie. Pour retrouver un job, on dit qu'il faut minimum 6 mois, le temps de se reconstruire après un échec. Au-delà des 8 à 9 mois, pour ceux qui s'y investissent le plus passionnément, il y a un risque de développer une maladie mentale. «*Rendez-vous compte, ce sont des travailleurs sans emplois, qui travaillent dur à trouver un emploi pour un salaire de misère. À qui l'on demande d'être percutant, ori-*

ginal voire stratège. Sans cesse plus performants. Cela exige d'eux une énergie continue, qui n'est gratifiée d'aucune satisfaction. Quand toutes les portes se ferment, c'est la dépression assurée. La société ne se rend pas

compte de la charge psychique qui pèse sur les demandeurs d'emploi. Ceux qui ne cherchent pas un emploi, en réalité, n'en cherchent plus, parce qu'ils sont découragés, cassés » conclut Annette Remy, conseillère en orientation. La

société n'écoute pas cette souffrance, elle préfère culpabiliser. «Ceux qui trouvent un emploi, dans le climat actuel, ce sont les plus forts, les plus débrouillards, les plus aptes à communiquer.»

Abîmés par l'emploi

Parmi ceux qui recherchent un emploi, les conseillers en orientation rencontrent de plus en plus de personnes abîmées. Abîmées par l'emploi. Pas seulement physiquement, mais psychiquement. Il s'agit souvent de gens qui, pour garder leur job, ou par angoisse de le perdre et d'être rapidement remplacés, sont allés au bout

d'eux-mêmes, au bout de leur limite. «Il y a là un problème de société. Le burn-out menace désormais les entreprises» entend-on. Marie Baillieux, formatrice : «Ils ont des profils intéressants, leur parcours est riche, ils sont âgés entre 40 et 50 ans et ils sont blessés. Ils souffrent d'un manque de reconnaissance. Ils éprouvent mille difficultés à retrouver confiance en eux, surtout quand le licenciement est inexplicable ou qu'ils ruminent un sentiment

d'injustice par rapport aux services rendus à l'employeur. Dans ce cas, on leur dit d'abord de prendre soin d'eux, ce qui prend du temps, et de s'outiller au maximum pour tenir sur le long terme ». C'est clair que le marché du travail se déshumanise de plus en plus. «Notre boulot de formatrice a beaucoup de sens mais ce n'est pas évident, dans l'atmosphère actuelle 'stigmatisante', de maintenir mobilisés des gens démotivés, fatigués d'avoir trop donné...»

• Annette REMY, conseillère

«Cela ne dépend pas seulement d'eux.»

«Je comprends l'ONEM qui pousse les gens à chercher un emploi. Mais plus une personne postule, souvent tous azimuts, et si rien ne bouge pour autant, plus elle va se retrouver rapidement en dépression. Rendez-vous compte : j'ai déjà vu 400 candidats à un seul poste de secrétaire en maison médicale. Il faut y aller pour se faire remarquer. Et rentrer en considération tellement de subjectif dans la décision d'engager un tel plutôt qu'un tel que l'emploi semble un coup de chance. Aujourd'hui, je dois dire aux demandeurs d'emploi de faire le maximum mais de lâcher sur le résultat. Car cela ne dépend plus que d'eux. Le job, aujourd'hui, c'est de se faire une place dans ce marasme.»

• Alice, 24 ans,

demandeuse d'emploi

Toujours aidée par ses parents

À 24 ans, Alice a enterré son rêve de travailler dans la communication, plus spécifiquement dans le secteur culturel. À la maison du travail, elle se réoriente dans le secrétariat d'administration. «Pour un seul poste, aujourd'hui, il y a parfois 200 candidats. Nous sommes trop nombreux. On se sent noyé dans la masse. Décocher un emploi, c'est désormais un coup de chance. C'est que vous étiez là au bon endroit et au bon moment. Ceux qui ont un emploi ne se rendent pas compte de la difficulté je pense.» Alice touche une allocation d'insertion d'un peu plus de 400 euros. Ses parents continuent de l'aider financièrement.

• Renaud, 31 ans, au

chômage depuis 8 ans

Travailler dans le tourisme

«Ce qui me désole, c'est qu'on ne prend même pas la peine de me répondre. On fait comme si je n'existais pas, c'est vraiment grossier » dit-il. Avec pour seul diplôme un certificat du secondaire supérieur en langues modernes et travaux de bureaux, Renaud galère avec 400 € d'allocations et vit toujours chez ses parents. « Ici, j'ai peaufiné ma demande, ma lettre de motivation et mon CV. Je cible mieux ma recherche. » Son rêve ? Devenir un agent d'accueil, dans le tourisme, ou travailler en grandes surfaces. «J'ai un bon sentiment, je sens que le bout du tunnel n'est plus très loin. Quand j'aurai un job, je pourrai prendre un petit appartement.»